

S'associer avec la Terre

JEAN BÉDARD, *Journal d'un réfugié de campagne*, Montréal, Leméac, 2017, 152 pages

SERGE MONGEAU, *L'écosophie ou la sagesse de la nature suivi de La belle vie*, Montréal, Écosociété, 2017, 207 pages

Françoise Bouffière

Volume 12, numéro 3, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88395ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouffière, F. (2018). Compte rendu de [S'associer avec la Terre / JEAN BÉDARD, *Journal d'un réfugié de campagne*, Montréal, Leméac, 2017, 152 pages / SERGE MONGEAU, *L'écosophie ou la sagesse de la nature suivi de La belle vie*, Montréal, Écosociété, 2017, 207 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(3), 29–30.



S'ASSOCIER AVEC LA TERRE

Françoise Bouffière
Orthopédagogue



JEAN BÉDARD
JOURNAL D'UN RÉFUGIÉ DE CAMPAGNE
Montréal, Leméac, 2017, 152 pages

SERGE MONGEAU
L'ÉCOSOPHIE OU LA SAGESSE DE LA NATURE suivi de **LA BELLE VIE**
Montréal, Écosociété, 2017, 207 pages

Voici des années qu'Hubert Reeves nous avertit des dangers qui menacent la vie de la planète. À sa voix s'ajoute celle des physiciens, philosophes, écologistes qui plaident pour une transformation de notre mode de vie. Voici deux essais inspirés par la sagesse de la terre et qui nous proposent un art de vivre plus respectueux de la nature.

Jean Bédard est un homme étonnant qui cumule les fonctions d'écrivain, de philosophe, de fermier, de scientifique et de professeur à l'Université du Québec à Rimouski. En 2004, il a relancé avec sa femme une ferme à l'abandon, la ferme d'accueil écologique SageTerre au Bic (Québec) où il travaille avec l'aide de jeunes gens. L'auteur de plusieurs romans et essais, dont *L'écologie de la conscience* (2013), trouve le temps de cultiver sa terre, d'enseigner, de nourrir ses animaux et son blogue tout en prenant soin d'écrire son journal chaque semaine: «un cahier d'expériences» comme il le nomme. Il n'a rien d'un réfugié préoccupé par sa survie, mais bien d'un philosophe qui a trouvé sa place et son rôle dans la vie.

Son journal suit les saisons de la semaine du 1^{er} octobre à celle du 23 octobre de l'année suivante, offrant au lecteur une vaste et englobante réflexion nourrie de l'observation des végétaux. Sur cette terre du Bic, le paysan-scientifique explore, observe, cherche à comprendre les espèces et les interactions multiples du vivant. Il nous les explique et enchaîne sur les considérations morales ou philosophiques que ce vivant lui inspire. Parcourir ce *Journal d'un réfugié de campagne*, c'est donc suivre le paysan dans ses gestes et pensées concomitantes: ramassage des feuilles et réflexions sur la puissance d'un microbiote, plantation des gourganes à côté d'une allée d'arbres et méditation sur leur verticalité, etc. C'est accepter une série d'explications très scientifiques autour de la fabrication du compost, des cycles de désorganisation-organisation de la nature tout en suivant des propos philosophiques de haute voltige.

La beauté est au cœur du *Journal d'un réfugié de campagne* et c'est à son mystère que son auteur réfléchit. La beauté, nous dit-il, ne s'impose pas, elle est «un acte de conscience, un accomplissement». Il précise plus loin qu'elle «n'est pas un simple colorant versé sur le monde», mais que «le monde est la beauté à l'œuvre, l'acte de beauté.» La qualifiant de «germe du futur», il écrit avec lyrisme: «En nous, la beauté fait l'effet d'un germe qui fracture les surfaces, descend des racines et monte des branches qui sauront rabattre le ciel sur terre pour nous élargir comme un jardin.» (p. 36)

Jean Bédard recherche la contemplation du beau et nous la propose parce que la beauté rééquilibre l'ordre du monde qui ploie sous son lot d'horreurs et de malheurs dont cet écologiste est très conscient. C'est d'ailleurs pour se vouer à cette contemplation qu'il a choisi de fuir la ville et de se réfugier «dans un art de vivre bon pour l'esprit et pour la planète»

Jean Bédard recherche la contemplation du beau et nous la propose parce que la beauté rééquilibre l'ordre du monde qui ploie sous son lot d'horreurs et de malheurs dont cet écologiste est très conscient. C'est d'ailleurs pour se vouer à cette contemplation qu'il a choisi de fuir la ville et de se réfugier «dans un art de vivre bon pour l'esprit et pour la planète».

Il y a beaucoup de bonheur dans ce livre, une joie ancrée dans le corps en action, un corps et un esprit «en résonance avec la nature»; beaucoup de sagesse également comme en témoigne cet avertissement: «Tant que nous considérerons que notre destin personnel est dissocié du destin commun de tous les vivants, nous serons privés de l'élan de la vie, nous serons amers, arrogants et toxiques» (p. 112).

Les jardiniers et les philosophes aimeront ce livre, les rêveurs aussi. Reste une question: combien d'entre nous peuvent se réfugier dans cet art de vivre bon pour l'esprit et la planète?

L'écologie ou la sagesse de la nature suivi de *La belle vie* sont deux essais qui datent de 1994 et 2004. Ils ont été réédités en 2017 à l'occasion du 25^e anniversaire des Éditions Écosociété. Les propos demeurent brûlants d'actualité. Serge Mongeau est un médecin qui a choisi de s'engager dans le communautaire et le politique avant de se diriger vers l'édition et l'écriture. On le connaît

pour avoir critiqué une certaine vision de la médecine qui, répète-t-il dans cet essai, s'intéresse peu à la santé et «perd la vision d'ensemble nécessaire à la compréhension de la vie.» Il continue à porter très haut ce désir d'un environnement sain dans lequel pourra «s'épanouir tout ce qui existe y compris et surtout les êtres humains». Sans déifier ou sacraliser la nature, il nous invite à nous associer à elle en mettant de côté notre fâcheuse tendance à nous croire les maîtres du monde puisque nous faisons tous partie de la même biosphère, cet ensemble totalement interdépendant où l'être humain est «le dernier né» de cette histoire qu'est la vie.

Ce médecin-écrivain adore jardiner comme Jean Bédard et comme lui il vit en symbiose avec la terre dans un des plus beaux coins du pays: l'île d'Orléans (du moins au moment où sont rédigés ces essais). Lui aussi cultive la terre en lui restituant un sol fertile. Lui aussi jouit de ce plaisir de vivre le temps qui n'existe plus quand on bêche, pioche, ou sarcle la terre «en participant à l'épanouissement à l'œuvre de vie». Plaisir d'avoir l'esprit libre pour laisser



S'ASSOCIER AVEC LA TERRE



suite de la page 29

aller les pensées. Réflexions sur la vie et sur la mort qui, loin d'être un échec, s'impose, nous dit-il, comme une intégration dans un tout plus grand que soi. Réflexions sur l'impossibilité de contrôler totalement la nature où chaque animal, chaque plante essaient de survivre sans subordination les uns aux autres. La nature est neutre, nous dit-il, et elle évolue constamment.

J'avoue que les propos de ces heureux réfugiés de campagne qui ont le privilège de la contemplation gênent en moi une petite gêne. Comment s'associer à la nature quand on vit à Parc-Extension, à Montréal-Nord ou tout autre endroit bien bétonné? Ou pire, comment s'associer à la nature quand on vit sous les bombes? Dans *La belle vie*, Serge Mongeau répond en partie à ma question en réfléchissant aux inégalités dans le monde. Il écrit: «À moins de

ne pas avoir de cœur, nous ne pouvons vivre béatement heureux alors qu'on sait que sévissent ailleurs des épidémies, des guerres civiles, des génocides et autres hécatombes.» (p. 190) À cette réalité, il oppose et propose l'implication dans des actions collectives, l'investissement dans une solidarité active. Son essai *La belle vie* nous invite à vivre le moment présent et à cultiver notre vie intérieure. Le texte prend des allures très moralisatrices. Mais bon, nul ne peut être contre l'amour, la générosité, l'écoute, la sympathie et autres bontés! Pourquoi donc m'agace-t-il? ❖

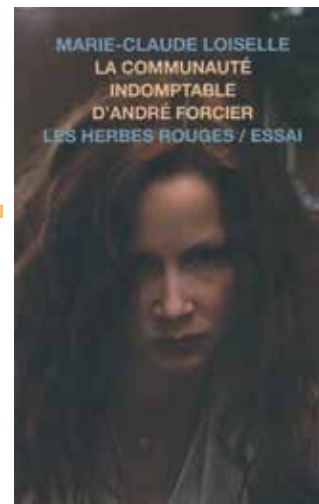
MARIE-CLAUDE LOISELLE LA COMMUNAUTÉ INDOMPTABLE D'ANDRÉ FORCIER

Montréal, Les Herbes rouges, 2017, 180 pages

L'œuvre cinématographique d'André Forcier est unique au Québec et il était temps que quelqu'un prenne la plume pour rendre compte de la richesse de son univers. Ce que fait avec éloquence Marie-Claude Loisel, ex-rédactrice en chef de la revue *24 Images* dans un essai où elle nage comme un poisson dans l'eau dans son répertoire filmique. De son premier court métrage *Chroniques labradoriennes* (1967) au dernier film de fiction *Embrasse-moi comme tu m'aimes* (2016), l'auteure décortique en profondeur, avec précision et sensibilité, le moteur de la création en traitant des lieux, des objets, des personnages, des situations, du style particulier qui campe, entre autres, sur le dialogue entre le réel et la fiction (p.53). Les référents littéraires (Gaston Miron, Hubert Aquin, Jacques Ferron) et cinématographiques (Gilles Carle, Jean Vigo, Pier Paolo Pasolini, Aki Kaurismäki) auxquels l'auteure associe Forcier montre que son imaginaire s'abreuve à plusieurs sources.

Cinéaste de la démesure surnommé «l'enfant terrible du cinéma québécois» ou le «Fellini québécois» – avec qui il partage le goût de la fabulation –, Forcier réinvente la vie en permettant à ses personnages d'accéder à leur rêve. Bien que son univers repose sur une connivence entre le tragique et le burlesque «qui ne se prive d'aucun excès» (p. 55), on retrouve dans les films de Forcier (à quelques exceptions près), comme un leitmotiv, une communauté fraternelle tissée serrée dans un territoire réel ou imaginaire qui habite les personnages. Pour Loisel, «il s'agit de donner [...] un espace symbolique [...], un espace de rêve qui [...] dégage dès lors un horizon sans bornes» (p.22) alors que, «placée au centre de son œuvre, la communauté permet que subsiste dans notre monde une sorte d'utopie [...]» (p. 25).

Composés d'une multitude d'êtres singuliers – des plus communs aux plus excentriques ou marginaux –, les personnages de ses films sont pratiquement tous issus de la culture populaire. Parmi ces personnages pittoresques figurent au premier plan les femmes et les enfants. C'est un véritable hommage que Forcier rend à leur force de caractère. Alors que la jeunesse, toujours un peu sauvage, représente «l'expérience première du monde» (p.84), les personnages féminins, de leur côté, «avec leur énergie, leur pouvoir d'attraction et leur aplomb, [...] dynamisent le récit [...]» (p. 93). Sans être les personnages principaux de ses films, Loisel remarque avec justesse que les femmes sont libres et déterminées.



Le cinéma de Forcier est, selon l'auteure, un cinéma de la mémoire, celle de la pauvreté issue du Canada français, qui s'impose non seulement comme décor, mais comme «la plus grande des richesses» (p.71). On a tous le potentiel pour être heureux dans les films de Forcier, personne n'est totalement démunie face aux péripéties de la vie, ni laissée pour compte. L'amitié est prépondérante dans ses films, comme l'amour y est un absolu, la communauté est représentée comme une force, comme l'esprit d'insoumission évoque le refus de la fatalité et les personnages sont souvent des êtres indomptables qui s'expriment dans une «langue rude». Forcier, nous rappelle l'auteure, «offre à ces vies, sans histoire la place qui leur revient dans la grande destinée humaine» (p.49). Il propose ainsi une alternative à une «identité désastreuse» (Pierre Nepveu, cité p. 69) et à une conscience historique honteuse ou malheureuse. La reconstruction voire la réparation de la mémoire jouent un rôle dans l'articulation de ses fictions. Selon Loisel, l'imaginaire de Forcier rejette le défaitisme: «Le Québec de Forcier ne meurt pas, il est en train de naître», conclue l'auteure (p. 121). Ainsi s'achève l'analyse sur la découverte d'un cinéma qui poétise une réalité nationale enracinée en terre d'Amérique et digne non seulement de s'assumer, mais de revendiquer sa part d'humanité, de durer malgré des forces antinomiques.

Admirative de l'œuvre de Forcier, l'auteure termine son essai par 25 fragments – des petits récits d'une partie de la vie du cinéaste qui inspirent le moteur de son esprit créatif – et de quelques photos. Ce «créateur de mythes», selon les termes de l'auteure, qui, depuis 50 ans, est animé d'un immense espoir, reçoit dans ces pages un hommage mérité. Et, comme si les astres s'étaient enfin alignés pour signaler la part originale du cinéma de Forcier, Gala Québec cinéma lui remettra un prix, le 3 juin prochain. Il était temps...

Claire Portelance
Professeure retraitée